

Synode pour l'Amazonie : pourquoi s'impliquer et comment ?



Giacomo Costa SJ

Directeur de la revue *Aggiornamenti Sociali*,
<direttore@aggiornamentisociali.it>,  @giacocosta



Un nouveau rendez-vous synodal attend l'Église : du 6 au 27 octobre se déroulera l'Assemblée spéciale du Synode des Evêques pour la région panamazonique, avec pour thème : « **Amazonie : nouveaux chemins pour l'Église et pour une écologie intégrale** »¹. L'attention se concentre sur un territoire dont la spécificité est réaffirmée : « L'Amazonie est une région possédant une riche biodiversité ; elle est multiethnique, multiculturelle et multireligieuse, un miroir de toute l'humanité qui, pour défendre la vie, exige des changements structurels et personnels de tous les êtres humains, des États et de l'Église » (DP, *Préambule*). Elle connaît aujourd'hui « une crise profonde [qui] a été déclenchée par une intervention humaine prolongée où prédomine une “ culture du déchet ” et une mentalité d'extraction ». En même temps, les réflexions du Synode qui, ce n'est pas un hasard, se déroulent au Vatican et compteront parmi ses membres des représentants de pays et d'Églises très éloignés de l'Amazonie, « vont bien au-delà du cadre strictement ecclésial amazonien, car elles s'étendent à l'Église universelle et même au futur de toute la planète » (*ibid*).

¹ L'Assemblée a été précédée d'un chemin d'approche méthodique et de la publication d'un *Document préparatoire* (DP, 8 juin 2018) et de l'*Instrumentum laboris* (IL, 17 juin 2019). Ces textes, ainsi qu'un nombreux matériel d'information, sont disponibles sur le site <www.sinodoamazonico.va>. Le rôle joué dans la préparation du Synode par le Réseau Ecclésial Panamazonique (REPAM) est inédit. Ce Réseau est né en 2014, avec pour objectif de trouver les meilleures modalités « pour incarner l'Évangile dans une portion particulièrement vulnérable du peuple de Dieu », selon les mots mêmes de son coordinateur, Mauricio López (voir « REPAM: per una Chiesa dal volto amazonico », *Aggiornamenti Sociali*, 6-7 [2019] 512-516).

Pour cette raison, **nous occuper du Synode pour l'Amazonie n'est pas une escapade exotique pour fuir nos problèmes locaux**, non négligeables d'ailleurs. Dans les pages qui suivent, nous tenterons de réfléchir à l'importance de ce Synode pour nous qui ne sommes pas amazoniens, en fournissant des informations fondamentales permettant d'en comprendre l'itinéraire et surtout en montrant sa fécondité jusque dans notre contexte.

Liens entre global et local

Ce Synode est une expérience, sans doute la première, d'articulation entre la dimension locale et la dimension globale au sein du paradigme de l'écologie intégrale. L'attention portée aux liens et connexions permet de saisir ce qui fait de l'Amazonie une entité particulière, au-delà des frontières qui la parcourent, et oblige à ne pas oublier ce qui la relie au reste de la planète, la contribution qu'elle offre en termes environnementaux et de biodiversité, ainsi que l'exploitation dont elle souffre et qui représente une menace pour le monde entier.

L'articulation entre le global et le local est précisément la clef d'interprétation permettant de comprendre le développement de ce parcours synodal et de comprendre comment y participer d'une manière authentique, bien que selon des modalités différentes. De toute évidence, le Synode interpelle différemment ceux qui vivent en Amazonie et nous tous qui n'en faisons pas partie : la question concerne chacun, mais pas de la même façon. Il est d'une importance vitale de respecter le choix de focaliser l'attention du Synode sur une région particulière, en évitant d'imposer des perspectives extrinsèques ou de le "mondialiser", en ajoutant des thèmes importants dans d'autres contextes. La même attitude sera requise pour ce qui a trait aux conclusions, qui n'apparaîtront appropriées que dans ce contexte social et ecclésial et ne pourront pas être appliquées ailleurs ou à l'échelle mondiale de façon automatique et acritique sans trahir leur spécificité.

Cela ne veut pas dire que le Synode sur l'Amazonie soit éloigné de nous ou sans importance pour nous qui ne sommes pas amazoniens. Au contraire : il requiert de nous une disponibilité à écouter profondément, à la fois un point de vue sur le monde auquel nous ne sommes pas habitués, avec les difficultés et les richesses que cela comporte, et aussi des requêtes pressantes que l'Amazonie adresse au reste de la planète pour surmonter la crise qui la tenaille, et cela au profit de tous. En second lieu, bien qu'appliquer ailleurs des propositions et des solutions élaborées pour le contexte amazonien provoquerait un court-circuit, il n'en reste pas moins vrai que nous

avons tous à apprendre ce que signifie affronter des problèmes particuliers à un territoire avec une méthode synodale.

Un sujet original : le biome amazonien

Un premier pas indispensable pour suivre le Synode est de bien comprendre la complexité de l'Amazonie et les caractéristiques qui, par bon nombre d'aspects, la rendent unique. Il s'agit d'un territoire énorme, d'environ 7,5 millions de km² (environ 14 fois la France métropolitaine, ou 3 fois la République démocratique du Congo), subdivisé entre 9 pays (Bolivie, Brésil, Colombie, Équateur, Guyana, Pérou, Suriname, Venezuela, plus la Guyane française), mais aucun d'eux ne se trouve entièrement dans la zone amazonienne : la majorité de la population de ces pays vit dans les portions de territoire qui lui sont extérieures ; donc, aussi vaste soit-elle, l'Amazonie se trouve toujours être en situation de minorité.

Parmi les habitants de cet immense territoire se trouvent **près de 3 millions d'autochtones**, appartenant à quelque 390 peuples et nationalités différents, en plus d'un nombre de peuples indigènes en condition d'isolement volontaire, que l'on estime entre 110 et 130. Ils s'expriment en 330 langues différentes, dont la moitié sont parlées par moins de 500 personnes. Bien plus nombreux sont les habitants d'origine diverse, arrivés au long des siècles, qui parlent les langues nationales de leurs pays d'origine (principalement l'espagnol et le portugais) et qui représentent la majorité de la population urbaine de la région. Récemment, une nouvelle catégorie est apparue : celle des autochtones urbanisés, dont certains demeurent reconnaissables, tandis que d'autres tendent à être assimilés à la population majoritaire.

L'importance de l'Amazonie du point de vue environnemental est également tout à fait particulière : elle constitue la principale réserve de biodiversité, abritant entre 30% et 50% des espèces vivantes (animales et végétales) de la planète. En outre, elle possède environ 20% de l'eau douce non congelée de toute la surface de la terre et joue un rôle de poumon climatique pour l'ensemble de l'Amérique latine et pas seulement pour elle.

Dans cette immense variété, qui permet de parler d'une pluralité d'Amazonies, c'est l'eau, « à travers ses cours [...], ses rivières et ses lacs, qui constitue l'élément articulatoire et intégrateur, dont l'axe majeur est l'Amazone, le fleuve mère et père de tous » (DP, n° 1). Cela vaut pour le milieu naturel, comme pour la population humaine, en termes aussi bien économiques que culturels et symboliques, étant donné que ce sont précisément les fleuves qui permettent de

se déplacer dans une région pratiquement entièrement recouverte d'une forêt très dense.

Le terme choisi par les documents synodaux pour exprimer cette identité complexe, qui est à la fois géographique, anthropique et environnementale, est celui de biome, c'est-à-dire une vaste portion de biosphère caractérisée par une certaine végétation ou faune dominante. Ce terme est également appliqué à d'autres contextes analogues : le bassin du Congo, le couloir biologique mésoaméricain, les bois tropicaux du Pacifique asiatique, le bassin aquifère guarani. Nous pourrions probablement ajouter les régions arctiques et, avec l'importante variante de l'absence de populations stables et donc de cultures spécifiques, les régions antarctiques.

Le choix d'un terme aussi technique indique que les catégories ordinaires, basées sur les frontières politiques ou administratives (à savoir l'État et ses subdivisions), ne sont pas suffisantes pour donner raison de la réalité que nous avons décrite et de l'équilibre que les peuples qui l'habitent ont su construire avec le milieu environnant au long des siècles. C'est cette réalité qui nous demande de faire l'effort d'accroître le nombre des perspectives avec lesquelles nous l'approchons et de les recomposer d'une manière plus appropriée. Renoncer à le faire provoque, comme l'enseigne l'encyclique *Laudato si'*, l'incapacité de bien saisir toutes les dimensions d'un problème et ôte la possibilité de trouver des solutions vraiment efficaces. Ceci est également valable au niveau ecclésial : c'est tout à fait innovateur de consacrer un Synode spécial à un territoire qui ne correspond pas à un ensemble de Conférences épiscopales qui, ordinairement, sont organisées sur des bases nationales.

Pour nous qui ne sommes pas amazoniens, cela devient **une invitation à remettre en discussion des frontières, des perspectives et des catégories auxquelles nous avons habituellement recours pour définir un territoire et analyser ses problématiques**, dans la mesure elles sont insuffisantes pour donner raison de la réalité. Un exemple qui peut nous aider est celui des régions alpines : sans considérer les frontières politiques et administratives, elles sont caractérisées par une homogénéité environnementale et naturelle significative et leurs populations sont porteuses de traits culturels communs, ainsi que d'une histoire qui les lie les unes aux autres. Ce qui, vu de la plaine, semble être une barrière insurmontable, ne l'est pas pour ceux qui y habitent. L'arc alpin et ses populations partagent avec l'Amazonie le fait d'être subdivisé en une pluralité de pays, où ils représentent toujours une minorité. Ainsi, des tensions et conflits émergent avec " la plaine " et sa population, qui explosent surtout autour de grands projets infrastructurels ou de la gestion de

ressources (l'eau qui fait fonctionner les centrales hydroélectriques) dont les bénéfices ne sont pas répartis de manière proportionnelle aux coûts.

Les dynamiques présentent des analogies, sans toutefois atteindre les niveaux d'exploitation et de violence que connaît l'Amazonie. La dernière caractéristique qui la marque aujourd'hui de façon dramatique est précisément son rapport avec le reste du monde, qui la considère avant tout comme une gigantesque réserve de ressources à utiliser et souvent à piller, sans tenir compte des droits de ceux qui l'habite depuis toujours.

Un trésor de sagesse

« Nous qui n'habitons pas ces terres, nous avons besoin de votre sagesse et de votre connaissance pour pouvoir pénétrer, sans le détruire, le trésor que renferme cette région » (Pape François, *Discours lors de la rencontre avec les peuples de l'Amazonie*, Puerto Maldonado, Pérou, 19 janvier 2018). **Se mettre à l'écoute des peuples autochtones et de toutes les communautés qui vivent en Amazonie est fondamental aussi à partir de notre perspective**, qui n'est pas seulement mondiale mais aussi " autrement locale ". Avant de « leur prêter notre voix pour leurs causes », de proposer des solutions ou pire encore de leur imposer nos priorités et nos problèmes, nous sommes appelés « à les écouter, à les comprendre et à accueillir la mystérieuse sagesse que Dieu veut nous communiquer à travers eux » (*Evangelii gaudium*, n° 198). Cela n'est pas facile, surtout à distance, même si ces derniers temps « les peuples indigènes ont commencé à écrire leur propre histoire et à découvrir d'une manière plus formelle leurs cultures, leurs coutumes, leurs traditions et leurs savoirs » (DP, n° 3), rendant plus accessible leur vision du monde.

Cette " cosmovision " et le style de vie qui en découle sont souvent désignés par l'expression *buen vivir* (en français " bien vivre "), qui traduit en espagnol des expressions de diverses langues amazoniennes, comme *sumak kawsay*, *alli káusai* ou *shien pujut*. Il s'agit **d'une façon de vivre qui s'enracine dans les traditions indigènes et fait référence non pas à une doctrine bien définie, mais à des pratiques de création de relations entre les personnes et les groupes à travers leur lien avec le territoire**. Au centre se trouvent donc les relations entre l'eau, le territoire, le milieu naturel, la vie communautaire et la culture. Comme l'affirme le n° 12 de l'IL, citant un document officiel des peuples amazoniens : « Il s'agit de vivre en " harmonie avec soi-même, avec la nature, avec les êtres humains et avec l'être suprême, car il existe une interrelation entre tous les éléments du cosmos, où personne n'exclut personne et dans

lequel il est possible de forger entre tous un projet de vie en plénitude » ». **Buen vivir est une question de contemplation, de respect et de protection du biome dont on fait partie** (cf. *ibid.*, n° 95), « qui joue sur la santé, la vie en commun, l'éducation, la culture de la terre, la relation vivante avec la nature et la " Mère Terre ", la capacité de résistance et de résilience en particulier des femmes, les rites et les expressions religieuses, les relations avec les ancêtres, l'attitude contemplative et le sens de la gratuité, de la célébration et de la fête, ainsi que le sens sacré du territoire » (*ibid.*, n° 121).

Pour nous, les Occidentaux, il est fondamental d'écouter ces paroles en libérant notre esprit de nombreux héritages qui nous conditionnent : du mythe du " bon sauvage " à la dialectique entre arriération et modernité. Les cultures amazoniennes sont autre chose : une civilisation bien structurée et vivante, qui depuis des siècles est confrontée au défi de la modernité et de la colonisation et qui continue à devoir compter avec des conflits et des contradictions internes et externes, avec la jalousie, la colère, la violence, les agressions, la corruption, etc. *Le buen vivir* n'est pas une condition idyllique obtenue une fois pour toutes, mais un chemin aussi concret que fragile. Il n'exclut pas le rapport avec d'autres cultures : sa logique incorpore, par exemple, l'accès à l'instruction, aux services de santé et aux autres droits fondamentaux dont les autochtones jouissent comme tous les autres citoyens.

L'important demeure de respecter leur autonomie pour définir les paramètres et les éléments du *buen vivir*, sans appliquer des indicateurs de pauvreté, de bien-être ou de développement qui leur sont étrangers et probablement incompréhensibles. La définition occidentale de la qualité de la vie ne peut pas se passer d'une certaine aisance économique et de certains niveaux de consommation, ce qui nous rend très difficile de comprendre comment des personnes disposant de peu de biens matériels et connaissant une grande insécurité de vie, comme la plupart des peuples amazoniens, peuvent se vanter de *buen vivir*.

S'ouvre alors une interrogation radicale sur la définition de " vie bonne " à la base de notre modèle de progrès. Pour pouvoir accueillir cette provocation salutaire, **nous avons besoin de nous libérer de stéréotypes et de préjugés qui ne nous permettent pas de prendre ces peuples au sérieux et d'entrer avec eux dans un dialogue authentique**, dépourvu de tout paternalisme. Comme le reconnaît le n° 111 de l'IL, le problème concerne aussi l'Église : « On tend parfois à imposer une culture étrangère à l'Amazonie, qui empêche de comprendre ses peuples et d'apprécier leurs propres visions du monde », si bien que certaines critiques radicales adressées

à l'Église soutiennent qu'aucun projet d'évangélisation n'est exempt de la perspective coloniale. Le Pape François nous incite à ne pas tomber dans ces risques : « Il urge de prendre en compte la contribution essentielle qu'ils [les peuples autochtones] apportent à la société tout entière, de ne pas faire de leurs cultures l'idéal d'un état naturel ni non plus une espèce de musée d'un genre de vie d'antan. Leur cosmogonie, leur sagesse ont beaucoup à nous enseigner, à nous qui n'appartenons pas à leur culture » (*Discours lors de la rencontre avec les peuples d'Amazonie*, cit.).

Pour nous qui ne sommes pas amazoniens, cela nous invite à nous habituer à voir la réalité à partir de plusieurs points de vue et accepter d'être mis en discussion par ceux des autres, non pas pour les assumer passivement – le complexe du sens de culpabilité de l'Occident –, mais pour en être stimulés et, à notre tour, les stimuler. Ces remarques qui signalent les limites et les dettes idéologiques dans certaines argumentations et lectures des phénomènes sociaux et économiques qui proviennent des contextes latino-américains sont légitimes, mais à condition que nous acceptions de nous laisser dire que, à partir de leur perspective, **notre idéal de "vie bonne", même dans sa version la meilleure, est imprégné de matérialisme**, que notre culture, même ecclésiale, transpire non seulement la sécularisation, mais le sécularisme, et qu'elle peine à accorder une place reconnaissable à la transcendance ; et, enfin, que l'individualisme dans lequel nous sommes immergés, sans même plus nous en apercevoir, nous rend incapables de penser en termes de sujets collectifs, de communautés et de peuples.

Quelque chose d'analogue vaut également dans une optique plus explicitement chrétienne et théologique : retrouver dans certaines expressions des échos suspects de paganisme doit aller de pair avec le renoncement à l'idée qu'il existe une culture chrétienne par antonomase, paradigme de référence qui juge les autres, sans que celles-ci puissent la mettre en discussion. **La perspective polyédrique d'Evangelii gaudium et la centralité du dialogue qui caractérise le paradigme de l'écologie intégrale ont également une valeur parmi les formes de christianisme inculturée dans des contextes différents**, en ouvrant chacun à la reconnaissance de la contribution des autres.

De nouvelles voies

Le titre du Synode indique aussi son objectif : « Nouveaux chemins pour l'Église et pour l'écologie intégrale ». **"Nouveau" doit être compris ici dans le sens radical que revêt ce terme dans l'encyclique *Laudato si'* quand elle parle de conversion écologique**

en affirmant qu'il est indispensable d'« élargir de nouveau le regard » si nous voulons bâtir un progrès « plus sain, plus humain, plus social, plus intégral » (n° 112). Voilà pourquoi une authentique culture écologique « ne peut pas se réduire à une série de réponses urgentes et partielles aux problèmes qui sont en train d'apparaître par rapport à la dégradation de l'environnement, à l'épuisement des réserves naturelles et à la pollution. Elle devrait être un regard différent, une pensée, une politique, un programme éducatif, un style de vie et une spiritualité qui constitueraient une résistance face à l'avancée du paradigme technocratique » (*ibid.*, n° 111). Une entité aussi délicate et où s'enchevêtrent ses diverses dimensions, comme l'est le biome amazonien, est un exemple paradigmatique de cette nécessité.

Le terme “ chemins ” choisi comme titre du Synode nous suggère une image du défi qui nous attend, celles des voies de communication, un des points critiques pour l'Amazonie. Le “ nouveau ” dont elle a besoin n'est pas représenté par les autoroutes que beaucoup veulent y multiplier, contribuant ainsi à sa destruction, avec de graves conséquences pour la pleine tout entière. “ Nouveau ” ne consiste pas non plus à re-proposer la pirogue qui sillonne les fleuves, si cela équivaut à enfermer les peuples de l'Amazonie dans l'idéalisation du passé. **Nous verrons comment l'Assemblée synodale et le processus qui en découlera réussiront à tracer concrètement ces “ nouveaux chemins ”, en y impliquant avant tout les communautés et les peuples de l'Amazonie sous tous les aspects**, en ayant conscience que « modeler une Église au visage amazonien revêt une dimension ecclésiale, sociale, écologique et pastorale, souvent conflictuelle » (IL, n° 111).

Cette recherche nous concerne, nous qui ne sommes pas amazoniens, plus que nous ne le pensons : en premier lieu, parce que nous bénéficions des effets positifs de la région amazonienne en termes environnementaux globaux ; ensuite parce que l'origine des contradictions qui menacent sa survie se trouve ailleurs et parce que ces contradictions sont liées au fonctionnement de notre économie globale, aux modèles de progrès et de croissance économique qui considèrent encore l'environnement comme une ressource à saccager, au choix des grandes entreprises multinationales qui n'agissent qu'en vue de la maximisation du profit à court terme et aux styles de vie calqués sur les logiques de la société de consommation. **Toute seule, l'Amazonie ne pourra pas résister à ces formidables pressions : pour pouvoir continuer d'exister avec son propre visage, elle a besoin que le reste du monde lui laisse la place de le faire.** Cette responsabilité nous concerne tous en tant que consommateurs, inve-

stisseurs, citoyens et électeurs, en faisant appel à la créativité de tous en vue de la construction d'alternatives authentiquement durables.

Alors que nous nous engageons dans cette direction, nous pourrions aussi nous laisser inspirer non pas tant par les solutions auxquelles l'itinéraire synodale parviendra – et qui apparaîtront difficilement appropriées à d'autres contextes –, mais par son invitation à la créativité et par son exemple d'inclusion d'une pluralité de perspectives : en dehors des frontières de l'Amazonie, des situations où cette approche apparaîtrait résolutive ne manquent pas non plus. C'est le cas de la Méditerranée, avec de nombreuses analogies et tout autant de différences par rapport à l'Amazonie : une région à l'identité environnementale précise, où des millénaires de relations, de commerces et de conflits, ont mêlé les cultures qui la composent, lui conférant une empreinte commune au-delà des différences linguistiques, religieuses et ethniques, notamment au niveau de la culture matérielle et populaire (il suffit de penser à la nourriture, même au-delà de la suggestion d'un *brand* mondialisé comme le régime méditerranéen). Au centre de tout cela, une mer – encore une fois l'eau – qui, depuis toujours, unit ses rives, en mettant en commun (pour le meilleur et pour le pire) ce qu'elles ont et ce qu'elles sont, mais que l'on voudrait transformer aujourd'hui en une barrière pour tenir éloignées des personnes perçues comme une menace et qui, trop souvent, devient leur tombe.

Vraiment ne pouvons-nous pas parvenir à regarder la Méditerranée à partir de perspectives alternatives, capables de nous faire dépasser les contradictions sur lesquelles nous continuons de trébucher et les problèmes auxquels nous ne parvenons pas à apporter une solution ? Alors qu'il lançait le Synode amazonien et accompagnait sa préparation, le Pape François a réalisé plusieurs initiatives qui jettent une lumière nouvelle sur les questions méditerranéennes : du *Document sur la fraternité humaine* signé à Abou Dhabi avec le Grand Imam d'Al-Azhar, (février 2019), au discours prononcé à Naples, le 21 juin dernier, consacré précisément au rôle de la théologie dans le contexte de la Méditerranée, en passant par le voyage au Maroc (mars 2019). Dans ce sillage, pourquoi ne pas rêver à un Synode méditerranéen, sans pour autant décharger sur le Pape la responsabilité d'assumer toutes les initiatives ? Les nouveaux chemins de l'écologie intégrale concernent l'Amazonie, mais pas seulement.